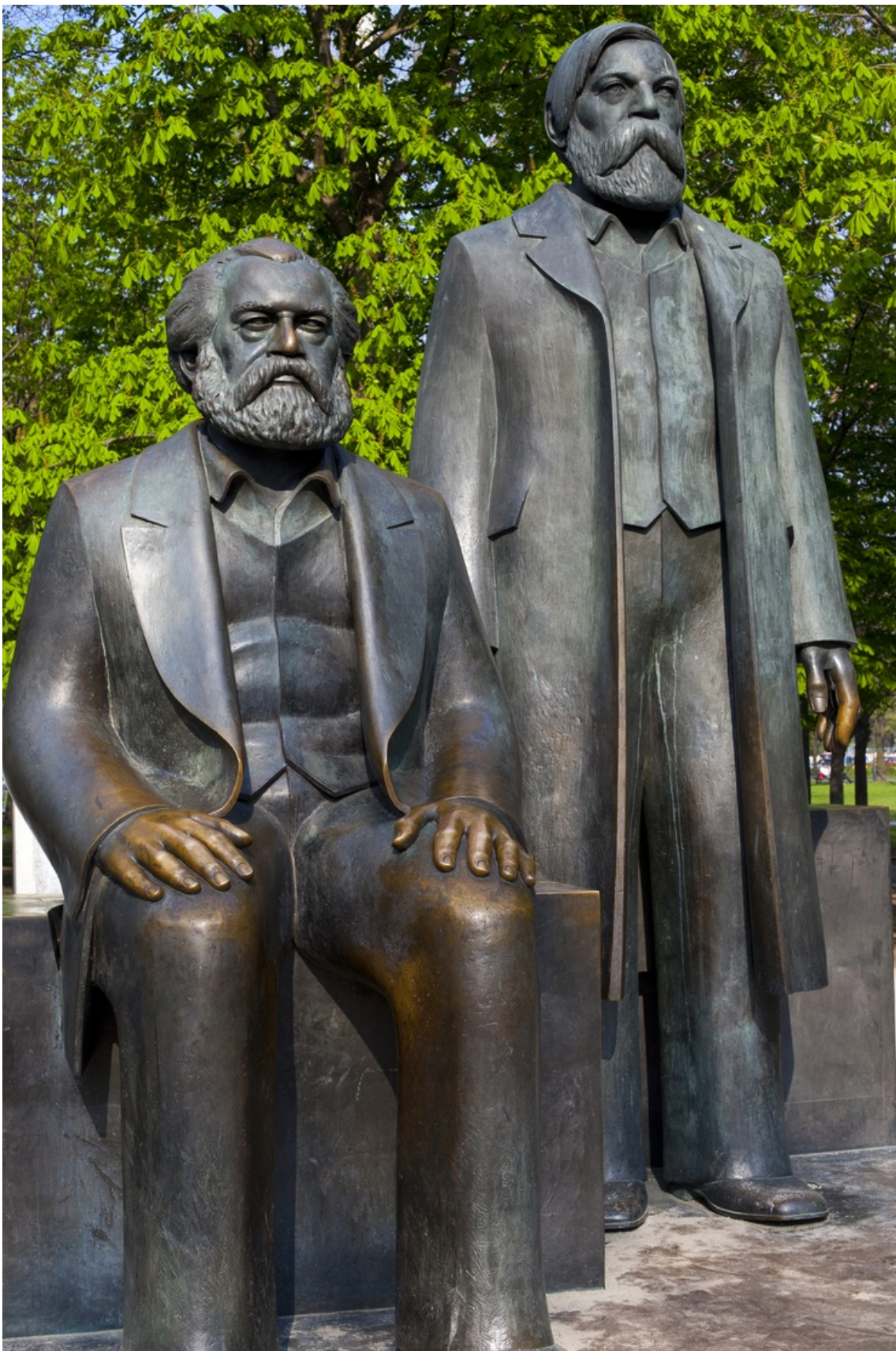


## Fiche

Le travail est une activité humaine qui repose sur l'effort prolongé en vue d'un gain, qu'il s'agisse d'un gain matériel (la production d'un objet) ou économique (un salaire). D'un point de vue étymologique, le terme provient du latin *tripalium*, qui désigne un instrument de torture : la construction linguistique du mot révèle donc d'emblée une appréciation négative. Le travail est à la fois quelque chose de pénible - il est la marque de notre finitude (de nos besoins et de la difficulté à les satisfaire) - et le moyen de dépasser cet état de besoin. En effet, le travail apparaît également comme ce qui nous dégage de la nécessité physique, ce qui nous éloigne des dangers du monde (intempéries, prédateurs, catastrophes naturelles...). Pourquoi le travail est-il dès lors si négativement perçu ? Quelle âpreté peut-il bien se cacher derrière ce qui nous élève pourtant au-delà de notre condition naturelle ?

Karl Marx et Friedrich Engels



© chrisdorney/iStock

## I. Le travail est le propre de l'homme

Malgré la peine que cause le travail, l'homme considère spontanément qu'il est une bonne chose : c'est ce qui lui a permis d'affirmer sa supériorité sur les autres animaux et de vivre mieux, de plus en plus longtemps et dans un confort toujours plus grand.

Travailler, c'est d'abord s'efforcer de satisfaire ses besoins en produisant les objets nécessaires ou en gagnant le moyen de les acquérir : l'argent. Aristote, dans l'*Éthique à Nicomaque*, interroge la valeur propre au travail et distingue deux grandes catégories d'activités : celles qui sont faites pour elles-mêmes (*praxis*), qui comprennent en elles-mêmes leur propre but – jouer de la musique, par exemple –, et celles qui sont faites en vue d'autre chose (*poiesis*) – faire des gammes pour savoir jouer de la musique. La *praxis* est intrinsèquement supérieure à la *poiesis*, car elle n'est soumise à rien d'autre : elle est sa propre fin, elle ne dépend de rien. La *poiesis* n'est qu'un moyen, c'est-à-dire quelque chose qui n'a de valeur que parce que sa fin en a. Le jour où l'on découvre un autre moyen de parvenir au même résultat (une machine capable de remplacer le travail de l'homme, par exemple), la *poiesis* perd toute valeur : ainsi du travail du forgeron à partir du moment où existe la production d'outils à la chaîne.

S'appuyant sur cette opposition entre *praxis* et *poiesis*, Aristote valorise la *scholè*, la vie de loisir intellectuel et théorique. Au contraire, l'acte qui consiste à travailler est dévalorisé : dès lors qu'il atteint sa finalité, il cesse d'être nécessaire.

## Exercice n°1

### II. Le travail : instrument de servitude et moyen de libération

C'est pourtant grâce au travail que l'on peut se défaire des vicissitudes de la nécessité. Est-ce alors que le travail serait une activité nécessaire pour développer sa personnalité et « devenir ce que l'on est », selon la formule de l'oracle de Pindare ? Ceux qui soutiennent cette thèse expriment une idée pessimiste selon laquelle l'homme ne serait capable que de servitude. Nietzsche, dans *Aurore* (§ 173), avait remarqué cette dimension du travail, qu'il diagnostique avec ironie : le travail, en absorbant toute l'énergie physique et intellectuelle des hommes, les prive de leur puissance et les réduit à n'être plus capables d'avoir une volonté propre. L'individualité est alors annihilée et les hommes rendus dociles. L'idée que l'homme a besoin de travailler procède d'un pessimisme anthropologique. Hegel considère à l'inverse que le travail est une catégorie métaphysique générale qui permet à l'Esprit de se former et aux hommes de s'affranchir, comme il le démontre dans « la dialectique du maître et de l'esclave » (*Phénoménologie de l'esprit*, IV). Lorsque deux individus se rencontrent, une lutte pour le pouvoir se produit inexorablement, et surtout, à travers elle, une lutte pour la reconnaissance. Au terme du conflit, l'un des deux abandonne, pour préserver sa vie de la puissance du plus fort : il sera l'esclave. Il se soumet, c'est-à-dire qu'il préfère nier sa propre liberté. Il se dissout dans la conscience du maître et devient l'instrument de la liberté du maître. S'instaure alors une relation de servitude, dans laquelle le maître jouit du travail de son esclave. Mais le maître a besoin de l'esclave : il le reconnaît comme le moyen de sa survie. De son côté, l'esclave travaille et développe sa conscience en humanisant la nature (« la transformation du monde est transformation de soi »). Il prend conscience de soi et du fait qu'il est le maître de la nature. Il découvre également qu'il est maître de soi, contrairement au maître, qui ne sait pas maîtriser ses passions toujours assouvies par le travail de l'esclave. La situation est donc asymétrique : le maître reconnaît l'esclave (comme moyen) mais l'esclave ne reconnaît pas le maître. Dans un troisième temps, l'esclave s'émancipe grâce au travail : il prend conscience que c'est par accident qu'il est esclave, que le maître ne lui est en rien supérieur, qu'au contraire il dépend de lui. Il va donc se révolter et exiger que le maître le reconnaisse comme son égal.

Plus généralement et plus profondément, le travail est selon Hegel le moyen privilégié pour obtenir ce que l'homme recherche fondamentalement : la *reconnaissance d'autrui*. En transformant la nature par son travail, l'homme se transforme lui-même et se libère de la nature : le travail est ce qui nous *humanise*.

## Exercice n°2

## Exercice n°3

### III. Vers la fin du travail humain ?

Dans *Le Capital*, Karl Marx soutient l'idée selon laquelle le travail tel que l'a transformé la société bourgeoise aliène le travailleur *prolétaire*. D'une part, l'ouvrier n'est plus maître de son travail comme l'était l'artisan : il s'insère dans une organisation qu'il ne contrôle pas. Il ne fait que participer à une grande tâche collective dont l'organisation est assurée par d'autres. Cette dépossession est particulièrement manifeste dans le cas du travail à la chaîne, où une machine impose son rythme à l'ouvrier. Cette aliénation du travail a été magistralement illustrée - et dénoncée - par Charlie Chaplin dans *Les Temps modernes*.

À cette aliénation du travail lui-même s'ajoute l'aliénation économique : l'ouvrier est exploité par l'entrepreneur capitaliste, qui utilise la *force de travail* de l'ouvrier pour dégager une *plus-value*. L'entrepreneur lui-même est aliéné, dans la mesure où il est soumis aux contraintes économiques et au monde de la production : son unique quête est la recherche du profit. L'aliénation générale de la société industrielle peut se comprendre comme un grand renversement : ce qui était un simple moyen - la production et le capital - est devenu une fin en soi. Ce n'est pas la dimension proprement humaine du travail que condamne Marx : il veut anéantir la forme dénaturée qu'est le travail capitaliste, qui anéantit le processus du travail pour aliéner le travailleur à des finalités productives dont il n'a même pas connaissance.

Keynes, un économiste britannique pourtant libéral, faisait dans les *Perspectives économiques pour nos petits-enfants* (1930) le pronostic selon lequel « le problème économique », c'est-à-dire la lutte pour la subsistance, était en passe d'être résolu dans les années 1930, et que nous devions, dès lors, apprendre à profiter de la vie afin que nous soyons prêts pour le jour où le progrès technique nous aura presque entièrement libérés du travail. En effet, nous avons tant été habitués au travail qu'il nous sera difficile de profiter de la vie oisive, c'est pourquoi il faut déjà s'y préparer et s'adonner aux arts de la vie.

#### Zoom sur...

##### Le travail comme châtiment

L'analyse anthropologique de la Bible en tant que texte fondateur de la civilisation occidentale révèle elle aussi une appréciation négative du travail. Dans la Genèse, Adam et Ève, après avoir croqué le fruit défendu, sont chassés de l'Éden et condamnés à la vie terrestre, à ses vicissitudes et à la nécessité. Le travail est alors un châtiment divin pour sanctionner le péché des hommes. À Adam appartiendra la tâche de pourvoir aux besoins vitaux de l'humanité (« Tu gageras ton pain à la sueur de ton front ») et ce labeur se

fera dans la peine et la douleur physique. Ève a quant à elle le devoir d'assurer la reproduction de l'espèce humaine puisque son châtimement est d'« enfant(er) dans la douleur » (on parle de « salles de *travail* » pour nommer les chambres où les femmes accouchent). La Bible traduit donc la manière dont l'humanité perçoit le travail : c'est une pénitence, une souffrance nécessaire pour survivre, au niveau individuel et au niveau de l'espèce, un médium pénible qu'il nous faut accepter pour que ses fruits comblerent la condition indigente de nos vies.

### **Le travail à l'heure de la société de consommation**

Dans *La Condition de l'homme moderne*, Hannah Arendt note le paradoxe de notre rapport au travail à l'ère post-industrielle : alors que les moyens théoriques sont réunis pour nous permettre de ne travailler que quelques heures par jour, une « glorification théorique du travail » a fait de cette activité dont le but initial était d'affranchir l'homme de ses besoins primaires une finalité en soi. On ne sait plus vivre sans travailler : le labeur est devenu la référence axiologique donnant son sens et sa valeur à la vie humaine. Comment expliquer ce renversement des valeurs ? C'est que la société industrielle, capable de produire plus avec moins de travail, avant de libérer l'homme de sa pénitence laborieuse, a auparavant généré des désirs protéiformes et excessifs et l'a enchaîné à « la société de consommation ». Si bien que le travail est devenu une nécessité non plus physique, mais existentielle et économique : aliéné à ses désirs, l'homme doit travailler toujours plus pour produire toujours plus et gagner toujours plus d'argent afin de consommer toujours plus. Cette croissance monstrueuse de nos désirs de consommation a effacé en nous jusqu'aux souvenirs des activités humaines les plus hautes, celles qui définissaient la *scholè* des Grecs. Pour un tel homme, devenu non plus *homo faber* mais *animal laborans*, la perspective de ne plus travailler et de se retrouver face à la vacuité de son âme, incapable de s'occuper, réduit à l'oisiveté, est la pire des perspectives. L'homme de la société de consommation désenchaîné de la nécessité physique du travail, les conditions historiques ont alors fait du travail une nécessité métaphysique.